

Éléments d'architecture

Exploration d'un tertre funéraire à Lannec er Gadouer (Erdeven, Morbihan).
Constructions et reconstructions dans le Néolithique morbihannais.
Propositions pour une lecture symbolique.



Serge Cassen

Christine Boujot, Jacobo Vaquero

P. Anderson, C. Audren, J. Defaix, M.F. Dietsch-Sellami, F. Herbaut, L. Gaudin,
P. Gouletquer, P. Grouber, J.N. Guyodo, P. Lanos, A. Le Boulaire, G. Marchand,
D. Marguerie, L. Menanteau, E. Mens, T. Piel, G. Quérré, Y. Pailler, E. Yven, F. Valoteau.

Mémoire XIX - 2000

Éléments d'architecture

Exploration d'un tertre funéraire à Lannec er Gadouer (Erdeven, Morbihan).
Constructions et reconstructions dans le Néolithique morbihannais.
Propositions pour une lecture symbolique.

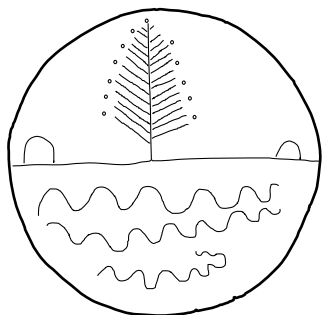
Sous la direction de

Serge Cassen

avec Christine Boujot et Jacobo Vaquero

en collaboration avec

P. Anderson, C. Audren, J. Defaix, M.F. Dietsch-Sellami, F. Herbaut, L. Gaudin,
P. Gouletquer, P. Grouber, J.N. Guyodo, P. Lanos, A. Le Boulaire, G. Marchand,
D. Marguerie, L. Menanteau, E. Mens, T. Piel, G. Quérré, Y. Pailler, E. Yven, F. Valoteau.



ISSN 1159-8646
ISBN 2-909165-43-4

Publié avec le concours

- du Conseil Général du Morbihan
- du Centre National de la Recherche Scientifique
- du Ministère de la Culture (Sous-direction de l'Archéologie)
- de l'Institut Culturel de Bretagne/Skol-Uhel ar Vro (Conseil Régional de Bretagne) et du Conseil Général de Loire-Atlantique

Patricia ANDERSON :

Directeur de recherche au CNRS, Centre de Recherches Archéologiques (CRA), 250, rue Albert Einstein, Sophia Antipolis, 06560 Valbonne (anderson@cra.cnrs.fr)

Claude AUDREN :

Chargé de recherche au CNRS, Université de Rennes 1, Laboratoire de tectono-physique, Institut de Géologie, Av. Gal Leclerc, 35042 Rennes Cedex (Claude.Audren@univ-rennes1.fr)

Christine BOUJOT :

Responsable d'opérations AFAN, Chargée de cours, Collaborateur UMR 6566 CNRS, Protohistoire Européenne, UMR 7041 "Archéologies et sciences de l'antiquité" Maison de l'archéologie et de l'ethnologie, 21 allée de l'université, 92023 Nanterre Cedex (christine.boujot@wanadoo.fr)

Serge CASSEN :

Chargé de recherche au CNRS, Civilisations atlantiques et Archéosciences (UMR 6566 du CNRS), Laboratoire de Préhistoire, Université de Nantes, B.P. 81227, 44312 Nantes Cedex 3 (serge.cassen@humana.univ-nantes.fr)

Jérôme DEFAIX :

Doctorant, Civilisations atlantiques et Archéosciences (UMR 6566 du CNRS), Laboratoire de Préhistoire, Université de Nantes, BP 81227, 44312 NANTES Cedex 3 (jerome.defaix@voila.fr)

Marie-France DIETSCH-SELLAMI :

Chercheur associée, UMR 6566 du CNRS, Civilisations Atlantiques et Archéosciences, Université Rennes 1, Laboratoire d'Anthropologie, Bâtiment 25, Campus de Beaulieu, 35042 Rennes Cedex (sellami@europost.org)

Frédéric HERBAUT :

Doctorant, Civilisations atlantiques et Archéosciences (UMR 6566 du CNRS), Laboratoire de Préhistoire, Université de Nantes, B.P. 81227, 44312 NANTES Cedex 3 (Fherbaut56@aol.com)

Loïc GAUDIN :

Doctorant, UMR 6566 du CNRS, Civilisations Atlantiques et Archéosciences, Université Rennes 1, Laboratoire d'Anthropologie, Bâtiment 25, Campus de Beaulieu, 35042 Rennes Cedex.

Pierre GOULETQUER :

Chargé de recherche au CNRS, Université de Bretagne Occidentale, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, chercheur associé UMR 6566 CNRS. B.P. 814, 29285 Brest Cedex

Pierre GROUBER :

70, rue du Dr. Vaquier, 93160 Noisy-le-Grand (pgrouber@club-internet.fr)

Jean-Noël GUYODO :

Doctorant, UMR 6566 du CNRS, Civilisations Atlantiques et Archéosciences, Université Rennes 1, Laboratoire d'Anthropologie, Bâtiment 25, Campus de Beaulieu, 35042 Rennes Cedex (jn.guyodo@infonie.fr)

Gwenaëlle HAMON :

Doctorante, UMR 6566 du CNRS, Civilisations Atlantiques et Archéosciences, Université Rennes 1, Laboratoire d'Anthropologie, Bâtiment 25, Campus de Beaulieu, 35042 Rennes Cedex (gwen.hamon@infonie.fr)

Philippe LANOS :

Chargé de recherche au CNRS, Laboratoire d'Archéomagnétisme. UMR 6566 et UMR Géosciences-Rennes. Équipe de Géophysique, Université Rennes 1, Campus scientifique de Beaulieu, Bâtiment 15, CS 74205 - 35042 Rennes Cedex (philippe.lanos@univ-rennes1.fr)

Antoine LE BOULAIRE :

Étudiant en DESS, Laboratoire de Préhistoire, Université de Nantes, B.P. 81227, 44312 Nantes Cedex 3

Gregor MARCHAND :

Chargé de recherche au CNRS, Civilisations atlantiques et Archéosciences (UMR 6566 du CNRS), Laboratoire de Préhistoire, Université de Nantes, B.P. 81227, 44312 Nantes Cedex 3 (gregor.marchand@humana.univ-nantes.fr)

Dominique MARGUERIE :

Chargé de recherche au CNRS, Civilisations atlantiques et Archéosciences (UMR 6566 du CNRS), Université Rennes 1, Laboratoire d'Anthropologie, Bâtiment 25, Campus de Beaulieu, 35042 Rennes Cedex (Dominique.Marguerie@univ-rennes1.fr)

Loïc MENANTEAU :

Chargé de recherche au CNRS, Geolittomer (UMR 6554 du CNRS), Université de Nantes, B.P. 81227, 44321 Nantes Cedex 3 (menanteau.l@humana.univ-nantes.fr)

Emmanuel MENS :

Doctorant, Civilisations atlantiques et Archéosciences (UMR 6566 du CNRS), Laboratoire de Préhistoire, Université de Nantes, B.P. 81227, 44312 Nantes Cedex 3 (emmanuel.mens@voila.fr)

Thierry PIEL :

PRAG en Histoire ancienne, Université de Nantes, B.P. 81227, 44312 Nantes Cedex 3

Guirec QUÉRRÉ :

Ingénieur de recherche au CNRS, Civilisations atlantiques et Archéosciences (UMR 6566 du CNRS), Université Rennes 1, Laboratoire d'Anthropologie, Bâtiment 25, Campus de Beaulieu, 35042 Rennes Cedex (guirec.querre@univ-rennes1.fr)

Yvan PAILLER :

Doctorant, Université de Bretagne Occidentale, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, Collaborateur UMR 6566 CNRS. B.P. 814, 29285 Brest Cedex

Estelle YVEN :

Doctorante, Université de Bretagne Occidentale, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, Collaborateur UMR 6566 CNRS. B.P. 814, 29285 Brest Cedex

François VALOTEAU :

C.A.I.R.N. (Centre Archéologie Initiation et Recherche Néolithique), rue Courolle 85440, 85440 Saint-Hilaire-la-Forêt (FRAVALOT@compuserve.com)

Jacobo VAQUERO :

Chargé de cours, Civilisations atlantiques et Archéosciences (UMR 6566 du CNRS), Laboratoire de Préhistoire, Université de Nantes, B.P. 81227, 44312 Nantes Cedex 3 (jacobo.vaquero-lastres@humana.univ-nantes.fr)

Site internet du Laboratoire :

http://palissy.humana.univ-nantes.fr/LABOS/UMR/serveur/labo_copie.html

EXPOSITION

Serge CASSEN



Il est juste de dire que la redécouverte du tertre de Lannec er Gadouer en 1993 et les premières fouilles menées sur le site, l'année suivante, insufflèrent une vraie dynamique au thème de recherche sur la néolithisation de la France de l'Ouest ⁽¹⁾ en fédérant dans son élan plusieurs des fenêtres d'observation dont cet ouvrage témoignera. Rapporter chaque domaine d'investigation du thème et les résultats afférents au seul stimulus généré par ce chantier de peu d'envergure financière et médiatique serait par contre une prétention erronée. S'il faut trouver un fil conducteur à la micro-histoire de la décennie passée, un accord peut néanmoins se faire sur la prise de date marquant le colloque interrégional sur le Néolithique tenu à Vannes en 1990 ⁽²⁾ où, sans vouloir privilégier tel segment chronologique, sans avancer une seule classe d'architecture funéraire, sans réduire la zone de compréhension à une région protégée des influences extérieures, néolithisation et procès de développement des sépultures monumentales se combinaient en un premier modèle explicatif. Le scénario historique énoncé à cette date, souvent bien perçu, n'a cependant et en aucune façon constitué un modèle morbihannais dont les autres systèmes locaux seraient autant de variantes ; mal compris, ce genre d'exercice aboutit à un rejet, notamment dans le Centre-Ouest. Comme souvent en pareil cas, le "développement des premières architectures funéraires monumentales en France occidentale" n'existe pas dans la réalité, mais seulement comme schéma synthétique

abstrait. Il puisait son caractère démonstratif au sein d'un cadre conceptuel préalablement établi ⁽³⁾ et non pas sur la simple pétition de principe.

Ainsi, le chapitre qui relate l'exploration du tertre de Lannec er Gadouer, bien que déroulé en tête d'ouvrage, s'inscrit-il administrativement dans un thème de recherche intitulé en 1994, au moment du renouvellement de notre unité : "Les processus de la néolithisation de l'Ouest de la France" ⁽⁴⁾. Il restera le biais pratique par lequel les sujets

(1) Nous n'incluons pas dans la France de l'Ouest les territoires sédimentaires du Poitou et des deux Charentes pour lesquels le terme généralisé de Centre-Ouest est celui qui convient le mieux pour géographiquement les situer. Le "Grand Ouest", comme le Grand Mégalithisme et la Très Grande Vitesse, aimerait bien par cette appellation nouvelle s'en approprier quelque terrain et champ de compétence supplémentaires, mais au risque mal calculé d'un conflit d'intérêt avec le Grand Sud-Ouest qui, lui, logiquement et fort de la légitimité que lui octroie l'histoire du Bassin aquitain jusqu'aux rives du Marais poitevin, pourrait ici revendiquer la même aire d'influence...

(2) En particulier le modèle graphique publié avec les résumés des communications, qui sera repris en l'état dans l'édition des Actes en 1992.

(3) Les architectures funéraires comme ancrage ; l'ordre chrono-culturel en appui – Cf. Boujot 1993 ; Cassen 1991a ; 1993a et b.

(4) Ce thème est en fait celui présenté en 1991 à l'occasion du concours d'entrée au CNRS du coordonnateur de l'opération.

Éléments d'architecture. Exposition

émergents, depuis l'étude des tertres bas les moins spectaculaires et la sémiologie des gravures sur pierres dressées, jusqu'à la reconstitution des chaînes opératoires des roches coupantes, seront tour à tour éprouvés et développés en s'affranchissant du souci de savoir si tel ou tel de ces domaines spécialisés répond correctement aux critères de rangement dans le tiroir idoine qu'impose l'administration de la recherche, ou s'ils débordent par excès de présence et euphorie joyeuse sur un territoire voisin, parfois inaccueillant.

Sans financement spécifique prévu, une réunion annuelle permet néanmoins à l'ensemble des participants ⁽⁵⁾ d'échanger les points de vues, de programmer les opérations prioritaires et d'établir un bilan de l'année écoulée (1995 : Nantes ; 1996 : Carnac ; 1997 : Rennes ; 1998 : Penmarc'h ; 1999 : Nantes).

I. NANTES 1995

Trois axes de recherches furent arbitrairement séparés, pour au moins se donner l'illusion de sérier les problèmes afin de les mieux résoudre : le Mésolithique final, le Néolithique le plus ancien, les tertres funéraires ; l'ensemble devant être accompagné d'un programme de datation AMS sur des sites prêtant à discussion (amas coquilliers). Ces trois domaines seront ci-dessous brièvement énumérés à la lumière des connaissances acquises à cette date-là.

A. LE MÉSOLITHIQUE FINAL (coordination : G. Marchand)

On ne pouvait envisager une réflexion d'ensemble et des stratégies de recherche sur le concept de néolithisation en ignorant l'étape chronologique qui, selon les différentes acceptions, recouvre ou reste antérieure à cet espace de temps, non plus que les populations indigènes réceptives aux nouvelles composantes diffusées dans l'Europe entière. En allant "voir" en amont, les Néolithiciens peuvent éventuellement rendre compte des ruptures et des continuités caractérisant cette étape transitoire fondamentale. Certaines questions relatives à l'étude du Mésolithique final, qu'elles soient vagues ou

précises, se formulent presque à l'identique dans la manière d'interroger le premier Néolithique : sédentarité, stockage des ressources, stimuli méridionaux et orientaux, circuits et réseaux empruntés dans chaque période, etc.

Deux complexes typo-chronologiques se distinguaient d'emblée dans les régions du littoral sud-armoricain : le Téviezien et le Retzien identifiés sur plusieurs dizaines de stations loquaces. Comparé à cette forte densité de sites, le Néolithique semblait très discret. La situation était inversée en Normandie où le premier Néolithique (VSG, voire le Rubané final) s'affirmait sans ambiguïté de jour en jour alors que le Mésolithique terminal émergeait à peine dans les publications. Il n'en restait pas moins tentant de relier dans une étude générale commune ces deux zones géographiques quand on sait la somme des faits qui les rapproche durant le Néolithique moyen, celui du Mégolithisme "classique". De là cette possibilité d'établir un premier tableau comparatif des données en présence, pouvant déjà servir de référentiel, qu'il s'agisse de l'habitat au sens large, du sous-système technique lithique, etc.

Il fallut aussitôt ajouter aux deux ensembles géographiques évoqués celui représenté par le Val de Loire dans la mesure où tout concourt à faire de cette voie naturelle de passage, entre l'est et l'ouest, le vecteur d'une pénétration que nous devons préciser. Il semblait ainsi inévitable de poser la question de la validité des traceurs que sont les armatures de flèches, mais tout autant celle de la technologie mise en œuvre pour le fractionnement et la mise en forme des roches siliceuses ⁽⁶⁾. Par ailleurs, des gisements aussi importants que Beg er Vil et Beg en Dorchenn méritaient d'être davantage sollicités afin d'établir quelques comparaisons fructueuses. Il semblait enfin profitable à notre enquête de comparer justement des situations et contextes analogues en d'autres régions d'Europe : au Danemark comme au Portugal, les sociétés mésolithiques apparaissent – dans la littérature – structurées suivant des habitudes de vies très proches du modèle admis en Bretagne ;

(5) On trouvera les listes complètes et changeantes des différents participants ainsi que les comptes rendus de réunions sur le site web de l'unité (<http://palissy.humana.univ-nantes.fr/LABOS/UMR/serveur/CR.html>). J.-L. Monnier, directeur de l'UMR, nous aura toujours appuyé dans cette entreprise.

(6) Sur ces prémisses se construisit le sujet de doctorat proposé à G. Marchand en 1994.

mais la confrontation au “Néolithique” les différencie sur ce point essentiel qu’un seul courant majeur les touche respectivement alors que deux complexes (“Cardial”, “Danubien”) peuvent s’interpénétrer dans l’Ouest de la France.

B. LE NÉOLITHIQUE LE PLUS ANCIEN (coordination : S. Cassen) : L’alternative nord-sud, qui fut de mise pendant un temps dans le Centre-Ouest de la France, était-elle aussi pertinente dans l’Ouest du pays ?

On ne pouvait, tout d’abord, faire l’économie d’une base documentaire, même si tout un chacun semblait connaître l’essentiel d’un corpus au demeurant bien maigre. L’inventaire des caractères typologiques de la céramique des horizons VSG/Cerny et Cardial/Épicardial, caractères définis à l’extérieur de l’Armorique, restait un passage obligé permettant de décrire, et de façon homogène, les différentes découvertes signalées, ici ou là. Les caractères technologiques ne devaient pas être non plus sous-estimés. L’industrie lithique, soumise à plus d’incertitudes quant à son attribution culturelle dans des contextes rarement irréfutables du point de vue de la stratigraphie, supposait une définition à partir des meilleurs ensembles archéologiques, surtout en réévaluant l’approche technologique ; les domaines d’étude spécifiques que sont les bracelets, les tranchets ou la nature pétrographique des matériaux locaux ou importés apparaissaient comme autant de sujets porteurs. Enfin, la fouille des sites les plus prometteurs situés dans des zones sensibles (embouchure de la Loire) devait être envisagée, quand bien même diverses contraintes imposaient de simples sondages exploratoires.

C. LES TERTRES FUNÉRAIRES (coordination : C. Boujot)

Le choix de ce troisième axe de recherche s’expliquait pour différentes raisons. Comme pour d’autres architectures plus ou moins monumentales (tombes à couloir), les masses des tertres ont fossilisé des “sols” qui préservent bien souvent les témoignages d’une occupation antérieure ou contemporaine de l’édification des structures funéraires. Ce sont, en outre, des terrains de choix pour les prélèvements permettant les analyses paléoenvironnementales ou la datation par le 14C.

Mais, dans le cadre d’une réflexion sur le “premier” Néolithique, l’étude de ces tertres autorisait un test sur les hypothèses émises par C. Boujot et J. Vaquero dont on peut caricaturer la teneur en quelques mots : la première, travaillant sur l’évolution des structures et des pratiques funéraires, considère que la famille des tertres bas et tumulus géants carnacéens s’inscrit entre les tombes individuelles ou multiples en fosse du Mésolithique final/Néolithique ancien, d’une part, et les tombes à couloir édifiées au-dessus du sol, d’autre part ; le second chercheur, partant de modèles construits en Galice sur la distribution des monuments funéraires néolithiques mis en relation avec les voies naturelles de passage et de transit, remarque que l’implantation des tertres morbihannais s’écarte radicalement de celle des tombes à couloir, en suivant des lignes de pénétration pouvant s’avérer symptomatiques de groupes plus mobiles qu’on ne le pense.

Le potentiel des régions de l’Ouest en monuments de cette nature n’est plus à démontrer (plaine de Caen, Morbihan, Presqu’île guérandaise). Encore fallait-il en établir un inventaire satisfaisant (localisation, état sanitaire, etc.) avant même de pouvoir les sonder pour en reconnaître la diversité.

D. PREMIER BILAN

Un premier bilan de l’activité déployée en cette année 1995 laissait apparaître les tendances suivantes. G. Marchand montrait tout l’aspect positif des fouilles en contexte *retzien*, prouvant sur ces sites – contrairement à la littérature spéculative sur le sujet – une absence de connexion entre les vestiges du Mésolithique final et les rares témoignages des activités proprement néolithiques (*cf.* poterie, pollens de céréales, radiocarbone) ; il restait donc un hiatus de quelques siècles à expliquer. Dans le même secteur, prospecté de longue date par M. Tessier, la fouille de l’habitat néolithique de Port aux Ânes confirmait les grandes potentialités du gisement préservé sous une dune, et son rattachement indiscutable à *l’horizon Cerny*, terme d’attente créé à l’occasion du colloque de Vannes pour désigner une tranche chronologique probablement contemporaine de la fin du VSG et du Cerny éponyme du Bassin parisien (Colloque de Grenoble, 1995).

Éléments d'architecture. Exposition

C. Boujot, en décrivant la fouille et l'architecture du caveau principal du tertre d'Erdeven, S. Cassen en rapportant le système décoratif exceptionnel de la céramique déposée à l'intérieur, plaident pour leur part en faveur d'une lecture simultanée de ces catégories si distinctes de vestiges. Par ailleurs, et dans l'attente d'un enrichissement des données que ne devaient pas manquer d'apporter les campagnes futures de 1996 et 1997, la structure interne de la sépulture s'inscrivait d'ores et déjà dans le modèle élaboré, perfectible, et le cadre chrono-culturel retenu semblait corroborer les hypothèses de départ. Une nouvelle fosse sous-jacente au tertre – peut-être à vocation sépulcrale – répétait par son mobilier recueilli (lame en jaspe de Fontmaure, long galet en roche exogène) le diagnostic Mésolithique final établi pour la fosse n° 1 (Colloque de Poitiers, 1995).

L'axe de recherche consacré aux tertres funéraires passait, nous l'avons dit, par leur identification et leur localisation, aussi bien dans les zones à reconnaissance ancienne que dans celles habituellement sous-exploitées. Les communes situées entre l'entrée du golfe du Morbihan et la ria d'Étel ont ainsi bénéficié d'un inventaire complet dans le cadre d'une prospection thématique financée par le SRA de Bretagne ; il fallut, hélas ! se rendre à l'évidence : 25 % des tertres détruits l'ont été dans les dix dernières années... D'autres régions, comme la vallée du Don au nord de Nantes, profitèrent d'enquêtes inédites amenant des résultats fiables grâce... au dépouillement bibliographique des travaux remontant au XIX^e siècle ou au début du XX^e.

Une réflexion poussée entreprise par J. Vaquero sur l'implantation topographique des tertres permit, durant cette période, une modélisation du phénomène et la recherche d'un cadre universel d'application. Partant d'une série de savoirs "théoriques" et empiriques accumulés en Galice, relatifs aux emplacements des tumulus suivant les zones historiques de passage (transhumance, *camino reales*, limites naturelles et/ou politiques), dont il relia les fils épars en édifiant un système cohérent de perception, notre collègue a pu appliquer son propre modèle de reconnaissance à la région carnacaise en renouvelant par contre-coup notre vision des alignements de pierres levées (Colloques de Porto, Pau et Vigo 1993, 1995).

Le tertre en forme de trapèze allongé (80 m) de Brétineau à Guérande fit l'objet d'une expertise dirigée par S. Cassen en collaboration avec le SRA de Nantes (H. Poulain et D. Le Gouestre). L'état sanitaire du monument

semblait particulièrement bon et les structures externes tout à fait bien conservées, ainsi que le paléosol où fut récolté du mobilier céramique et lithique. Les opérations de fouilles prévues ne purent malheureusement aboutir en raison du décès de la propriétaire du terrain (7).

Les opérations de sauvetage sur le tracé de la future autoroute Angers-Tours permirent d'identifier deux sites d'habitations très érodés attribuables au VSG et au Cerny, en rive droite de la Loire (Brion en Maine-et-Loire et Saint-Nicolas-de-Bourgueil en Indre-et-Loire). Ces nouvelles découvertes, précisément dans la plaine alluviale de la Loire, incitèrent à reprendre l'ensemble des vestiges recueillis dans cette zone géographique. Il s'agissait en fait d'intégrer une partie des travaux universitaires de Y. Viau et de B. Poissonnier et d'y ajouter les vestiges similaires également inédits recueillis par R. Cadot sur Saumur, ainsi que d'autres céramiques VSG portées à notre connaissance, toujours en provenance des dragages de Loire près des Ponts-de-Cé (8).

Les séminaires de terrain organisés depuis plusieurs années en Finistère par P. Gouletquer ont confirmé les réseaux de circulation des matières premières de substitution du silex, possibles reflets des déplacements humains durant le Mésolithique. Se posait dès lors la question de la destinée de ces réseaux bien établis, dans le Néolithique en devenir. Et d'ailleurs, en écho à l'ouvrage qui paraît cette année-là aux éditions du CNRS (*Carnac. Les premières architectures de pierre*) dans lequel est reproduite une première cartographie française des haches en jadéite de plus de 20 cm de long, un nouvel axe de recherche pointait en surface de la trame préétablie, axe consacré aux matériaux distinctifs et aux biens de prestige, et aux relations à distance qu'ils génèrent bien souvent.

Enfin, par rapport aux ambitions émises au départ (1994), on regretta un sujet non accompli, toujours en suspens à l'heure où nous écrivons, qui concerne le repérage des abris-sous-roches susceptibles d'offrir des sédimentations archéologiquement attractives sur des secteurs cruciaux (vallées de la Sèvre, de la Vilaine, du Don, du Coesnon, etc.).

(7) Cassen *et al.* 1998b.

(8) Cassen *et al.* 1999.

II. CARNAC 1996

Durant l'année 1996, un ensemble d'objectifs semblaient pouvoir être atteints, d'autres retardés, certains enfin annulés. Ainsi, le doctorat de G. Lannuzel, prometteur, qui devait se consacrer aux aspects technologiques de la céramique des étapes anciennes du Néolithique (Université de Rennes 1), fut malheureusement arrêté pour des raisons personnelles, nous privant alors d'un regard renouvelé comparable à celui que menait en simultané G. Marchand sur l'industrie lithique. L'ouvrage d'aujourd'hui en porte évidemment la marque négative.

Différentes fouilles programmées ou préventives enrichissaient l'état des connaissances sur le sujet. Sur le cours de la Loire, les décapages effectués dans l'emprise de l'autoroute Angers-Tours (S. Barbier, Y. Viau) permettaient la découverte de vestiges du VSG et du Cerny (ou VSG tardif...) ; ces récoltes faites sur des habitats très dégradés ont à point nommé accompagné l'inventaire des autres découvertes, parfois anciennes mais toujours inédites, obtenues par un suivi régulier des refus de tamis consécutifs aux dragages de Loire (B. Poissonnier, Y. Viau). Un transect Saumur-estuaire mettait en valeur la densité élevée d'une occupation des rives relevant du "bloc" chronologique VSG/Chambon/Cerny-Barbuise et le rôle affirmé du fleuve dans la transmission de ces traditions.

La fouille du Haut Mée en Ille-et-Vilaine (S. Cassen, C. Audren, S. Hinguant, G. Marchand, G. Lannuzel, J.-N. Guyodo) est vite apparue comme une référence obligée pour l'implantation VSG en Armorique. Un plan de maison – difficile à mettre en évidence au cours de la fouille lente des structures – qu'accompagnait une probable sépulture "sous-dalle", la variété des matériaux mis en œuvre dans la confection des bracelets, la reconnaissance du rôle essentiel joué par les formations superficielles (loess, métamorphisme de contact), la nature des lames de haches, etc. semblaient pêle-mêle autant d'éléments susceptibles de modifier notre vision du schéma consacré de la néolithisation en Bretagne. Ces résultats publiés n'ont donc pas été repris dans les chapitres qui suivent ; seule une construction expérimentale dirigée par F. Valotteau permettra de revenir avec profit sur l'architecture du bâtiment découvert.

La poursuite de la fouille du tertre d'Erdeven (C. Boujot, S. Cassen) devait encore une fois compliquer l'explication temporaire du site, en soi déjà bien ardu. En tout cas, l'hypothèse selon laquelle l'organisation de l'espace funéraire pouvait être rapprochée de celle du caveau du Mané er Hroëck semblait corroborée ; se confirmait aussi l'idée que la construction du tertre ne fut pas exécutée en une seule phase de construction, mais en deux moments ; la masse du tertre a d'ailleurs "fossilisé" des dalles de granite dont deux furent découvertes en position verticale ; la façade révélait enfin une nouvelle fosse à dépôt lithique conforme au patron de la fosse 1, les armatures microlithiques en moins.

La prospection thématique en forêt de Gennes au cœur du Maine-et-Loire (C. Boujot, S. Cassen, M. Gruet, R. Chaumont) s'achevait avec succès sur la découverte d'une nécropole inédite où l'on note des formes de monuments sableux proches des spécimens du littoral sud-armoricain ; le traitement infographique des images aériennes mettait par surcroît en évidence des anomalies significatives (fossé périphérique + fosses alignées dans l'axe longitudinal) aux emplacements de tertres arasés lors du dernier remembrement. Deux autres nécropoles fort semblables, par la taille, la morphologie, la constitution sédimentaire et les orientations des tertres, seront par la suite repérées par J.-F. Charnier et S. Cassen dans la forêt de Bercé (Sarthe)⁽⁹⁾, puis dans le bois d'Amenon (Sarthe), à partir des indications précieuses de l'ONE.

Côté analyses, le projet "haches de prestige" était seulement amorcé (C. Audren, C.-T. Le Roux, S. Cassen, J. Lecornec). Une hache de Tumiatic fut ainsi testée avec succès par C. Audren⁽¹⁰⁾ ; le matériau jadéite identifié dans cet assemblage funéraire étant définitivement reconnu comme étranger à l'Armorique, le gîte alpin apparaissait bien comme le plus probable dans l'attente des confirmations géologiques *in situ*. Un travail préalable de classement typologique, description technologique, montage cartographique et calage chronologique se mettait en place sous l'impulsion de P. Pétrequin, en sorte qu'un programme d'envergure émergeait à l'échelle de la France et de l'Europe occidentale (les collègues des îles Britanniques étant beaucoup

(9) Les résultats de ces derniers travaux seront révélés dans une publication ultérieure.

(10) Cette étude pétrographique sera publiée ultérieurement.

Éléments d'architecture. Exposition

plus avancés au plan des seules déterminations). F. Herbaut, désireux de poursuivre le sujet dans le cadre des systèmes de parure, ne manquait pas d'étendre l'idée à la variscite, l'autre matériau rare dans les contextes du V^e millénaire.

III. RENNES 1997

Lors de cette troisième rencontre, une part des échanges concerna les questions relatives à l'épistémologie : travailler à savoir ce qu'on fait... Car l'échéance de 1999, terme de la durée de vie administrative de l'UMR avant son renouvellement, imposait d'entrevoir la forme que devrait prendre notre participation à l'effort collectif de recherche. Bien qu'il semblât naturel de poursuivre le travail de compilation en cours, fournir quelques outils conceptuels mieux à même de tester nos interprétations du moment nous apparut comme le moyen de combler un certain vide analytique.

Ainsi le découpage arbitraire entre trois axes de recherche, auxquels furent adjoints un quatrième, puis un cinquième axe prioritaire ("l'art pariétal"), voulait-il être une manière de diviser et sérier les problèmes, en allant du simple au complexe, suivant la définition même du principe cartésien. L'ennui, c'est qu'un tel principe ne s'applique pas tel quel aux sciences "sociales", par exemple, où il faut toujours rapporter l'élément simple à la totalité dans laquelle il est inscrit et dont il fait partie. Et une totalité, un ensemble est radicalement différent de la somme des parties.

Profitant du lieu de réunion dans l'espace symbolique du campus scientifique de Beaulieu (Université de Rennes 1), nous rappelions deux conceptions de la science qui s'affrontent peu ou prou : la première, celle qui utilise le terme de "processus" pour décrire les phénomènes de changements, se situe dans une perspective causale ou déterministe. La seconde, celle qui utilise le terme de *praxis*, se situe dans une perspective finaliste ; on ne peut rendre compte du comportement humain qu'en fonction du "sens" ou de l'"intention" de ce comportement. Il n'était donc pas inintéressant de savoir vers lequel de ces deux pôles balançait notre inclination du moment, inclination qui pouvait d'ailleurs varier individuellement selon nos formations respectives.

D'autre part, et toujours en référence au chapeau implicite dont on veut bien coiffer l'archéologie pré- ou protohistorique, il fut bon de rappeler que nous évoluons au cœur des sciences historiques. Or, rappelons, en suivant ici P. Veyne, que les sciences historiques ont un objet donné d'avance et indépendant de la volonté et de l'action du savant : les relations générales qu'elles peuvent entrevoir ou établir reposent sur des inductions plus ou moins vraisemblables, parfois même sur de simples conjectures, dont il est très rare de poursuivre la vérification au-delà du domaine extérieur des phénomènes observés. Aussi sont-elles trop souvent condamnées à une impuissance éternelle dans la recherche de la vérité, ou doivent-elles se condamner d'en posséder quelques fragments épars et souvent incertains... Autrement dit, pour énoncer les choses crûment et assurer la transparence des échanges, un pollen, une lame mince, un comptage radiocarbone ou un composé chimique ne font pas l'histoire des hommes d'autrefois, ni ne peuvent légitimer des scénarios historiques aussi bêtes soient-ils, mais contribuent eux aussi à des conjectures plus ou moins vraisemblables.

Nous touchons, de fait, à la fois le complexe de scientificité de l'Archéologie et l'effroi de la synthèse historique littéraire. On veut imiter les sciences avancées où les gens ont des objets de recherche très précis et très petits. C'est cette spécialisation à outrance qu'exalte le modèle positiviste, par une espèce de suspicion à l'égard de toute ambition générale, perçue comme un vestige de l'ambition globalisante de la philosophie. Mais, en revenant à l'objet scientifique que nous construisons, se lisent de classiques démarcations comme celles qu'exprime H. Mendras. On peut distinguer, comme pour d'autres disciplines, deux pans dans cette construction : la généralisation empirique et la théorie. La généralisation empirique est une proposition qui résume des relations constantes observées entre deux ou plusieurs variables. Ce n'est pas encore de la théorie, mais seulement de l'érudition, de la connaissance accumulée qui demeure de l'ordre de la recherche empirique, c'est-à-dire de l'établissement des faits. La théorie véritable, quant à elle, est un ensemble de propositions cohérentes et logiquement coordonnées permettant de rendre compte d'un grand nombre de faits, et notamment de généralisations empiriques. C'est un instrument utilisé provisoirement par le chercheur, en attendant mieux, pour formuler des hypothèses et construire son objet de recherche.

On n'opposera pas une théorie du terrain à une pratique du terrain, ni une théorie du discours à une pratique du langage "de variétés", ou encore un snobisme universitaire à un bon sens amateur crotté. Chacun d'entre nous fait de la théorie à un moment ou à un autre. Il n'en reste pas moins que des outils conceptuels sont à même de nous guider dans une démarche scientifique, puisque tout de même nous revendiquons cette volonté-là. En un sens, une part de nos travaux s'inscrit bien dans cette détermination – qu'il faudrait que nous affichions davantage – d'une certaine conceptualisation de notre objet d'étude. Ce sujet d'inquiétude étant le passage du Mésolithique au Néolithique, la confrontation entre deux types de sociétés, pour dire les choses trop rapidement.

Pour répondre enfin aux questions pressantes des étudiants-chercheurs parfois bousculés par le créneau désormais limité du temps imparti à l'obtention de leur diplôme, il est faux de penser que le temps est contre nous pour produire LA découverte attendue ; en 1997, nous n'avions pas deux ans devant nous pour aboutir, mais plus d'un siècle de réflexions archéologiques derrière nous. On a déjà pensé à tout ; le problème est d'y penser de nouveau, disait un écrivain. Qu'il s'agisse des écrits de nos collègues érudits régionaux du XIX^e siècle ou de ceux des équipes étrangères à notre pays, on ne pouvait faire l'économie des modèles élaborés par ailleurs, traitant d'un sujet d'étude dont l'intrigue commune nous réunissait.

À l'occasion de cette réunion rennaise, toujours informelle, l'énumération rapide de quelques traits jugés importants par certains archéologues nous semblait un rappel indispensable, dans les aires géographiques les plus avancées en ce domaine : le monde scandinave et finno-balte ainsi que le continent nord-américain.

- **La compétition entre individus** de haut-statut, pour acquérir du prestige, peut expliquer dans certaines circonstances le succès de l'adoption de l'agriculture. Le changement social se cristallise ainsi en Europe du Nord dans trois types de sites : les tertres allongés, les mines de silex et les sacrifices en tourbière. Ici, ce sont parfois les pots et les haches qui ont devancé les céréales.

- **La dimension du phénomène** doit être pensée dans sa totalité. Dans l'espace, tout d'abord : il suffit par exemple de reprendre la diffusion du

spondyle sur les 2 500 km des parcours identifiés pour comprendre que ces formes multiples d'échanges solennels, allant de la pure réciprocité à la compétition exacerbée, sont probablement sous-tendues par un mythe bien vigoureux. Dans le temps, ensuite, parce qu'en Scandinavie ou en Russie septentrionale il se passe 500 ans, voire 1 000 ans d'une cohabitation bien concrète sur le terrain avant que l'agriculture ne soit finalement adoptée.

- **Les aspects environnementaux** sont une troisième composante souvent très bien maîtrisée dans l'archéologie scandinave ou nord-américaine. Mentionnons le constat établi autour de la pratique du brûlis qui favorise la pousse des graminées, ou de telle plante ou fruit intéressants du point de vue nutritif ou de la pratique conservatoire ; ces espaces dégagés, à couvert herbacé régénéré, sont également propres à contrôler le développement des ongulés. On assiste alors à des changements de stratégies dans certaines populations, entre le chasseur qui tue et redistribue, et le groupe qui gère un cheptel sauvage de manière collective. De même, les céréales peuvent apparaître comme un bien de prestige avant même d'être une source alimentaire irremplaçable, comme un nouvel élément dans le cadre de fêtes compétitives, et ceci essentiellement au sein de sociétés qui ne subissent pas de stress alimentaire, en vivant dans des biotopes très favorables à l'exemple d'un rivage marin et de ses bassins versants. Un des points forts de notre unité étant justement d'avoir un accès privilégié à ces études paléoenvironnementales, il semblait indispensable qu'une collaboration s'établisse sans que rien de nos domaines respectifs ne soit négligé ou évacué par flemme ou manque de curiosité. On regrettera qu'elle n'ait pu se développer pleinement au motif de raisons budgétaires ou d'appels d'offre perdus.

- **Au final : qui transforme la société ?** Nous dirions, à la suite des sociologues, le marginal, adolescent en quête de prestige, ou leader cherchant à conserver son pouvoir. C'est-à-dire celui qui en vient à s'intéresser à un autre groupe devenant pour lui une référence prépondérante, selon le principe de la socialisation anticipée : le fait d'accepter à l'avance les normes d'un groupe auquel on aspire appartenir. Prenons l'exemple du Morbihan : il n'est pas interdit de penser que la spectaculaire accumulation des richesses au creux des tumulus géants soit reliable à un état de crise qui pourrait être le résultat d'un accroissement des échanges entre sociétés d'agriculteurs et sociétés de chasseurs-cueilleurs-

Éléments d'architecture. Exposition

stockeurs sédentaires, accroissement propre à devenir un enjeu dans la compétition pour le pouvoir. Car tout changement technique comporte un risque de changement social, et nous verrons en quoi coquillages et sel marin prisés des populations lointaines peuvent participer à de tels changements.

Nous devons conclure cette entrevue sur la nécessité d'un modèle à construire qui serait un outil, le plus simple possible, pour aider à recomposer un processus. Un modèle anthropologique, selon Lévi-Strauss, offre un caractère de système. Il consiste en éléments tels qu'une modification quelconque de l'un d'entre eux entraîne une modification de tous les autres. Ces propriétés permettent de prévoir de quelle façon réagira le modèle en cas de modification d'un de ses éléments. Enfin le modèle doit être construit de telle façon que son fonctionnement puisse rendre compte de tous les faits observés. Bref, la fonction du modèle est de montrer l'écart du réel à la norme théorique. Et nous dirions finalement, en paraphrasant J.-C. Gardin, que notre objectif n'est pas la construction d'une théorie capable de "rendre compte de certains faits" dans cette période de changement, sans aucune exigence ; c'est d'acquérir au moyen de cette théorie un pouvoir de prédiction sur les faits en question, sans lequel la valeur de la construction est proprement indécidable...

IV. PENMARC'H 1998

Lors de la dernière réunion au Musée finistérien, un premier bilan établi à partir des objectifs initiaux permit de mettre en évidence les avancées effectives réalisées et les échecs d'un programme qui, faut-il le rappeler, s'il ne fut en aucune manière accompagné du financement spécifique que l'on obtient, par exemple, des PCR du ministère de la Culture, autorisait en contrepartie une parfaite liberté de ton et de manœuvre.

Parmi ces frustrations et ces blocages, il est bon de rappeler le projet "radiocarbone" rédigé et rendu public en 1994, dont la réalisation devait permettre d'établir un meilleur calage chronologique de la fin des industries tévieciennes, à partir d'ossements humains des nécropoles régionales (Téviéc, Hoëdic) ainsi que des vestiges fauniques des couches coquillères

(Beg er Vil, Beg an Dorchenn) ; seule une série de datations à "l'accélérateur", autorisant de faibles prélèvements sur des pièces fiables, pouvait entraîner la discussion sur des bases moins sujettes à caution. Ces analyses radiocarbone seront en définitive financées pour une faible part grâce au programme "Premières traces d'anthropisation" du CNRS (dir. Richard, UMR 6565 du CNRS, Besançon). Deux datations AMS, opérées sur une dent de mouton et une cheville osseuse d'un petit bovin exceptionnellement recueillies dans la couche mésolithique de Beg an Dorchenn, trancheront une fois pour toutes dans le mythe déjà ancien des animaux domestiques inventoriés dans le Téviécien : les deux dates renvoient à l'âge du Fer. Un an plus tard, de manière non concertée, R. Schulting faisait paraître dans le bulletin de la *Société Préhistorique Française* une bonne série de dates AMS à partir des squelettes de Téviéc et Hoëdic.

La suite des concepts et les premiers effets de synthèse à ce stade de nos recherches furent partiellement communiqués dans le cadre de colloques où nous étions invités à participer : Bournemouth en 1997 (TAG) ⁽¹¹⁾, Seattle en 1998 (Congrès SAA), îles Orcades et Vila Real en 1999. En particulier, nous posions la question relative à une éventuelle et ultime étape chronologique "mésolithique", nécessitant pour cela d'examiner le principe d'une entité s'intercalant entre Téviécien et Néolithique le plus ancien (VSG au nord de l'Armorique, horizon Cerny en Armorique Sud) ; cette entité, si elle devait un jour être "matérialisée" par la pratique, à nos yeux supposait un état homologue à celui du Limbourg en Bassin parisien.

Enfin, en sollicitant pour ce faire le paléosol de Lannec er Gadouer, nous en arrivions fatalement à évoquer la publication de ce dernier site, c'est-à-dire projeter et préparer un manuscrit au calme sans accumulation

(11) Par ce procédé habituel de classement qui impose un étiquetage, notre intervention à la session consacrée au versant français d'une archéologie dite théorique fut reliée au courant "post-processualiste" anglo-saxon ; à cette occasion, nous aimerions remercier A. Soto et surtout G. Reichel-Dolmatoff (décédé il y a peu de temps à Bogotá) — pour qui, dès les années 1950, archéologie et anthropologie ne souffraient aucune frontière — de nous avoir introduit au paradis des *happy few* du post-processualisme, sans que nous le sachions en 1978 et bien entendu à leur insu, durant l'encadrement d'un mémoire de maîtrise consacré aux sépultures mégalithiques du Huila (Colombie) dans leur rapport avec la descendance des traditions indigènes des quatre derniers siècles.

d'informations supplémentaires, tant la somme des données recueillies imposait que l'on suspende la fouille. D'emblée, cette monographie à laquelle une volonté obstinée incitait à ce qu'on lui adjoigne la synthèse des résultats obtenus dans le cadre du programme "néolithisation", semblait évoluer vers une forme assurément hétéroclite, ne faisant après tout que refléter des domaines d'investigation contrastés. Il était également question de raconter une histoire que nous ne voulions pas non plus brouiller par des quantifications inutiles...

En conséquence de quoi, en terrasse et face à l'océan, les échanges sur le sujet portèrent à nouveau sur la manière d'aborder la discipline. Un accord pouvait s'établir sur l'idée générale que l'histoire est bien un tissu de processus et que la science ne fait qu'expliquer des processus ; le tissu de l'histoire est une intrigue, un mélange très humain et très peu "scientifique" de causes matérielles, de fins et de hasards. Le mot même d'analyse est d'ailleurs, pour Veyne, bien trompeur : mettons plutôt la mise en œuvre des documents et leur critique. Et ces processus intelligibles (les intrigues) sont, n'en doutons pas, en nombre indéfini, car c'est la pensée qui les découpe, ce qui contredit la succession chronologique à une seule voie dont nous acceptons trop souvent le diktat ; le nombre des causes découposables est infini parce que l'histoire est description et que le nombre des descriptions possibles d'un même événement est indéfini. Encore une fois, ce que nous avons l'habitude de considérer comme un événement historique unique peut éclater en une multitude d'objets de connaissance et c'est une confusion sur ce point qui est principalement responsable de la doctrine selon laquelle toute connaissance historique est nécessairement relative, déterminée par notre situation, notre affectif du moment, et vouée au changement avec l'écoulement du temps ; selon Veyne, le seul noyau de vérité que contient l'assertion concernant la relativité de la connaissance historique est que les archéologues s'intéresseront à divers moments à des objets différents, mais non qu'ils soutiendront des opinions différentes sur le même objet.

De là, quels sont les faits qui sont dignes de susciter l'intérêt de l'historien ? Tout dépend de l'intrigue choisie ; en lui-même un fait n'est ni intéressant ni le contraire. Est-il intéressant pour un archéologue d'aller compter le nombre de pierres éclatées à plus de 800 ° dans les foyers qu'il dégage ou la somme des retouches inverses sur le côté gauche des grattoirs qu'il observe ? Fera-t-il preuve, ce faisant, d'une louable rigueur ou d'une

inutile exactitude ? Autant de questions demeurant sans réponses, car le fait n'est rien sans son intrigue.

Dans quelle aventure voulons-nous mettre nos pas ? À la réflexion, sans doute pas dans le genre de "l'histoire vraisemblable" auquel recourent beaucoup de conteurs pour reconstruire tant bien que mal l'histoire des millénaires obscurs : genre qui est l'envers de l'utopie et qui a la même insipidité trop logique qu'elle, la règle du jeu étant de faire le moins de suppositions possibles pour rendre compte de la manière la plus économique des quelques traces que le pur hasard a choisi et laissé venir jusqu'à nous. Il faut choisir, car il existe deux solutions extrêmes en présence d'un événement ou d'un "fait" archéologique : ou bien l'expliquer comme un fait concret, le faire "comprendre", ou bien n'en expliquer que certains aspects choisis, mais les expliquer scientifiquement ; bref, expliquer beaucoup, mais mal, ou expliquer peu de choses, mais les expliquer bien. On ne peut faire les deux à la fois, nous dit encore Veyne, parce que la science ne rend compte que d'une infime partie du concret... Avant lui, Lévi-Strauss prévenait aussi que le fait historique n'est pas plus donné que les autres, que c'est l'historien qui le constitue par abstraction – choisissant, tranchant et découpant – et comme sous la menace d'une régression à l'infini (12). Il est d'ailleurs à se demander si, parfois, la "descente" de plus en plus démente de l'archéologie pré- ou protohistorique dans l'infiniment petit ne nous confronterait pas au chaos d'une histoire vraiment totale, une histoire qui se neutraliserait elle-même...

L'histoire passée des hommes doit donc s'écrire à l'aide des sciences humaines et implique des invariants ; mais les invariants de l'explication historique sont-ils la même chose que les objets "naturels" ? Être membre à part entière d'une unité d'archéosciences impose qu'une telle question soit encore et toujours posée.

S'il y a une exigence à montrer dans cet exercice de coordination de recherche, c'est en fin de compte de répéter combien l'expérience de chacun est la bonne, et que la conceptualisation de l'expérience ne se traduit pas forcément par des théorèmes, des théories, des thèses qu'on peut opposer.

(12) Lévi-Strauss 1962, p. 306.

Éléments d'architecture. Exposition

N'oublions pas l'avertissement de l'historien pour qui sa discipline est un monolithe où la distinction des causes, des fins et des hasards est une abstraction, et qu'une formalisation ne consiste pas à écrire des concepts en langage symbolique, autrement dit en abréviations : elle consiste à faire des opérations sur ces symboles.

V. DES SUJETS EN DEVENIR

À partir des problématiques défendues par ce programme, les années universitaires 1998-1999 se distinguaient par la teneur très contrastée des doctorats obtenus, par la qualité de leur exposition et de leurs résultats. D'un côté, G. Marchand soutient une thèse à l'Université de Paris I (*La Néolithisation de l'Ouest de la France. Caractérisation des industries lithiques*) qui permet d'introduire une fois pour toutes les questions de technologie lithique dans la Préhistoire récente de l'Ouest de la France, thèse qui contient par la même occasion la première synthèse sur la néolithisation de ces régions qui ne soit pas frileusement repliée sur un territoire trop bien délimité, ni paralysée par un dogme souverain ⁽¹³⁾. Sur un autre versant, J. Vaquero (*Les Extrêmes distincts. La configuration de l'espace dans les sociétés ayant bâti des tertres funéraires dans le nord-ouest Ibérique*) développe une pensée originale sinon radicale autour de la conception inconsciente et formelle de l'espace attribuée à une pensée collective ; son approche scientifique des problématiques archéologiques liées à la perception d'un environnement donné modifie entièrement notre manière d'identifier et de penser le territoire. S'il y a une archéologie *dans* le paysage, alors ce sera à n'en pas douter vers celle-là que nous inclinons et qu'au final nous adopterons.

Dès 1999, ces deux ouvrages sont rapidement publiés par les *BAR*. Reprenons brièvement, dans leurs textes respectifs, les lignes de force des deux synthèses que rien ne rapproche *a priori*, mais qui, toutes deux, ont explicitement enrichi l'enquête collective, et dont on devrait pouvoir mesurer la portée dans les années à venir.

A - Concernant les points spécifiques aux procès de débitage que G. Marchand détaille entre les VII^e et V^e millénaires, il ne fait plus de doute

qu'un lien étroit relie les sociétés mésolithiques et néolithiques en France de l'ouest par le fait des armatures symétriques de type "flèche tranchante" ; la distinction nécessaire opérée entre le trapèze symétrique, la flèche tranchante et la pièce trapézoïdale à troncation ne peut occulter cette tendance techno-culturelle progressive et continue. La traduction d'un même concept dans des systèmes techniques différents est là, et s'accompagne vite de la création de styles particuliers. L'approche technologique démontre d'ailleurs bien toutes les différences qui séparent l'armature du Châtelet, désormais présente en rive droite de la Loire, des flèches Montclus/Jean-Cros du sud de la France : il y a bien une différence d'ordre technique et/ou morphologique entre les armatures symétriques à retouches d'amincissement du Mésolithique et celles du Néolithique.

Le déploiement des armatures du Châtelet dans le Centre-Ouest de la France impliquerait donc la traduction et l'interprétation dans des systèmes techniques indigènes d'une nouveauté répliquée, qu'illustre tout particulièrement la retouche des armatures "espagnoles" du Bety, probablement à partir d'une zone "d'échange" située en Saintonge, ou plus haut en Aunis. Par ailleurs, au nord de la zone de compréhension, la prédominance des armatures symétriques dans le Mésolithique final de Beg er Vil en Bretagne-sud trouve sans conteste des correspondances avec le Néolithique moyen I régional, "sautant" en quelque sorte le style des armatures du Rubané ou du VSG. Enfin, pour la zone "centrale", les armatures à éperon et les pointes de Sonchamp sont, quant à elles, bien allochtones en contexte retzien, et la coïncidence troublante entre l'aire de diffusion des armatures mésolithiques triangulaires à retouches inverses rasantes et celle du Rubané, puis du VSG, marque à n'en pas douter le passage, cette fois, du Mésolithique au Néolithique. Quoi qu'il en soit, il est important de comprendre que l'explosion des différents types d'armatures en Centre-Ouest semble n'être que la résultante d'un effet de contact avec l'horizon Cardial/Épicardial remontée progressive : en l'absence d'une transformation du milieu que rien ne semble indiquer, la meilleure hypothèse reste à ce jour celle du marquage identitaire, intégré peut-être au sein de relations conflictuelles.

(13) Aussi renverrons-nous le lecteur à ces chapitres clairs qu'il serait inutile de paraphraser, ici ou plus loin dans les pages consacrées à l'historique des recherches.

À l'échelle du débitage, loin d'un déterminisme dominant des matières premières en Bretagne, la volonté longtemps affichée d'obtenir des supports standardisés, dans tous les assemblages observés depuis le Mésolithique moyen, cède le pas au lendemain de la pénétration du VSG dans l'Ouest, en recomposant une partie du système technique, notamment dans le débitage d'éclats très vite séparé du procès laminaire complexe. De même, la circulation des matières siliceuses marque une envolée avec le Néolithique le plus ancien, au début du V^e millénaire, qui recherche bien souvent des volumes adaptés aux grands outils, ou encore qui dépend des matières très spécifiquement connotées, par le grain, la couleur, la rareté, intégrées à des réseaux d'échanges compétitifs. Là encore, les différences se lisent et la confusion n'est plus de mise ; il s'agit dans tous les cas d'une rupture majeure.

Érigée en véritable outil d'analyse, la chaîne opératoire devient sous cette forme d'écriture autant un élément fiable de compréhension d'une logique technique qu'un instrument systématique de comparaison des transferts techniques et sociaux.

B - Ce sont des images *sauvages* dont se préoccupe J. Vaquero. Pour étudier le concept d'homme, cette nette distinction de l'homme se manifestant dans un environnement naturel, il propose de partir d'une situation consolidée dans laquelle les premières images indiscutablement humaines interfèrent dans cet environnement, cristallisant des idées toujours et encore présentes de nos jours. C'est d'un seuil dont il s'agit, le seuil entre Mésolithique et Néolithique, entre communautés sauvages et sociétés domestiques, entre des hommes qui se maintiennent dans les limites de la nature et des hommes qui superposent, à l'interprétation et à l'usage de celle-ci, la nécessité et l'intérêt pour une image propre...

Il s'agit d'une quête en faveur d'une attitude distincte qui génère de nouvelles images en vertu d'idées singulières. Celle de la mort, la plus transcendante, sera la responsable de la plus particulière et de la plus perceptible des interventions ; elle a cristallisé dans l'architecture funéraire tout ce qu'elle contient et tout ce qui peut survenir en elle. L'objectif de l'auteur sera donc d'identifier les images préalables, se référant à un ordre compris et participant de la naturalité. Images d'objets, d'animaux, du

relief, images exceptionnelles, trop habituelles pour qu'un observateur moderne ait l'esprit alerté, toutes étant les modèles qui fonderont les nouvelles images humaines, les premières, celles qui finiront abouties dans l'archéologie ; "un nodule de pierre se convertira en hache, un végétal en céramique, une roche en tombe et une plaine dans la plaine de quelques-uns"...

Son projet est de clarifier un processus selon lequel se reproduisent des images primitives qui aboutissent à ces images originales, durables, exclusives et extraordinaires des premiers groupes néolithiques. Là, dans ces images sauvages devons-nous suivre à la trace autant la distinction entre l'homme et les autres animaux, que toute l'animalité humaine.

Par ailleurs, à partir de terrains si contrastés (Galice, Sertão du Brésil, Morbihan) et de traditions de recherches aussi écartées que possible, Vaquero ouvre le chemin vers une archéologie critique et autocritique qui permet de "fouiller dans des fourmilières et de détruire des monuments, une archéologie histrionique de l'animal". Mais il essaie plus fondamentalement de construire une archéologie vitaliste qui caresse les barrières de la métaphysique, qui se fonde sur des images et des métaphores, à la limite de ce qui peut être considéré comme de l'art.

En juxtaposant ces deux approches en apparence si éloignées d'une même réalité ancienne, on devine pourtant à quel point les deux ordres de faits s'articulent et quel supplément d'efficacité leur alignement donne à l'explication, pour peu que soit concédée une juste valeur au traitement "philosophique" de tel ou tel problème, aussi simple à première vue que l'outil.

Nous constatons l'efficacité et le rendement exceptionnels de l'école française de technologie lithique ; mais ses promoteurs réalisent que même si l'on considère l'outil dans son aspect purement technique, comme l'instrument essentiel pour construire la civilisation matérielle, cette fonction ne peut être appréhendée isolément si on doit la comprendre véritablement et l'estimer à sa valeur la plus profonde. Cassirer, aux débuts des années 1920, démontre bien qu'à la fonction mécanique correspond une fonction purement spirituelle, qui non seulement se développe à partir de la première, mais qui la conditionne depuis le début et qui est avec elle dans

Éléments d'architecture. Exposition

une corrélation indissoluble ⁽¹⁴⁾. Chaque nouvel outil que l'homme invente constitue un pas nouveau, non seulement dans la construction du monde extérieur, mais aussi dans la constitution de la conscience qu'il a de lui-même. De même que Vaquero désigne à notre attention la perception visuelle d'un paysage que l'homme en mouvement découvrait et pointait à l'attention de ses contemporains et de ses dieux, et donc ce rapport nouveau au corps déplacé, c'est aussi par l'intermédiaire des outils, des artefacts qu'il fabrique, que l'homme peut comprendre la nature et la structure de son propre corps. L'outil est si intimement et essentiellement proche de l'homme lui-même que ce dernier entrevoit quelque chose de son être propre, son univers imaginaire incarné dans la matière, "un reflet et une copie de son intériorité". L'homme, nous dit Cassirer, lorsqu'il reconnaît ainsi comme sienne cette région du monde extérieur qui comprend la totalité des instruments culturels, proclame en fait sa nature d'homme, et, lorsqu'il reporte cette copie extérieure dans son intériorité, il parvient à la connaissance de soi.

VI. Pour finir sur ces collaborations, voyons comment les sujets de thèse annoncés à l'Université de Nantes ont progressivement émergé du présent thème de recherche.

- J. Defaix, depuis 1999 (*La Pensée et les représentations monumentales. Applications de modèles ethnographiques au mégalithisme armoricain*), se propose d'étudier la monumentalité par le biais des différentes réalités ethnographiques connues. Un des postulats repose sur une homologie entre représentations mentales (cosmogonie, religion...) et constructions monumentales.

- F. Herbaut développe dès 1997 son activité autour de *La parure néolithique dans l'Ouest de la France* après nous avoir permis à l'occasion d'un DEA, et pour la première fois, d'accéder au corpus des exceptionnelles lames de haches polies des grands tumulus morbihannais.

- E. Mens, à la même date, propose une *Approche technologique de l'Art gravé néolithique en Europe occidentale : de l'extraction des supports aux techniques d'exécutions des gravures*.

- Le DEA d'Y. Pailler, soutenu en 1998 à l'Université de Brest (*Mésolithique et Néolithique en pays de Léon. Essai sur la gestion des territoires*), autorise

à prolonger cette première synthèse en direction d'un sujet de doctorat, en prise directe sur la question de la néolithisation dans l'extrême occident de la péninsule.

- Également à l'Université de Brest et sous la direction de P. Gouletquer, E. Yven poursuit son travail en basse Bretagne (*Variantes et constantes dans la gestion des ressources lithiques de l'Épipaléolithique au Mésolithique en basse Bretagne*) qui devrait enrichir tout naturellement les résultats acquis en cette matière pour la période de transition qui nous réunit.

- À l'Université de Rennes 1, sous la direction de J.-L. Monnier, G. Hamon et J.-N. Guyodo prolongent les pistes ouvertes par l'étude typotechnologique de l'industrie lithique des IV^e et III^e millénaires ou les travaux à peine entamés sur les savoir-faire techniques des productions céramiques durant les V^e et IV^e millénaires.

VII. On achèvera cette introduction en revenant sur l'intitulé convenu du programme de recherche, dont on perçoit confusément qu'il n'est pas des plus heureux, frôlant la redondance : la néolithisation en soi étant bien sûr le processus en question... Car processus, ou procès, suppose une suite de phénomènes présentant une certaine unité ou se reproduisant avec une certaine régularité, en désignant un ensemble de fonctions en train de se manifester. Processus s'oppose à phénomène ; phénomène serait le produit ; processus, c'est la fonction active dont le résultat s'appelle phénomène qui est lui-même le fait en mouvement, le passage d'un fait à un autre, le fait qui se transforme d'instant en instant. Ce fait peut être archéologique, illustrant un phénomène arrêté, précis, déterminé, ayant des contours que l'on peut saisir et dessiner, photographier : il implique une sorte de fixité et de stabilité relatives. Bref, la néolithisation n'est pas considérée comme une étape à franchir, mais comme un processus qui se déroule...

(14) "L'outil ne sert jamais uniquement à dominer et à asservir un monde extérieur qui ne serait qu'une "matière" simplement donnée et déjà intégralement formée. Au contraire, seul l'usage de l'outil permet à l'homme de construire l'image de ce monde extérieur, c'est-à-dire sa forme idéelle, spirituelle" (Cassirer 1924, p. 252).

“L’archéologie est une science des plus compliquées ; car non seulement elle embrasse tout ce qui a rapport à l’homme, mais doit étudier aussi les phénomènes naturels ayant influencé sa vie. On la peut diviser en trois parties bien distinctes : l’exploration, l’invention et l’interprétation”
(J. de Morgan 1909).

L’ouvrage se partage en trois parties dans une progression constante ⁽¹⁵⁾. Après un exposé de l’exploration du tertre de Lannec er Gadouer, et des gisements attenants susceptibles de renseigner le cercle élargi des relations entrevues, le lecteur sera convié, pas à pas et dans l’ordre chronologique, sous couvert des grandes unités archéostratigraphiques du site, à remonter avec nous des éléments d’architecture ; de là, on étendra le champ comparatif, régional et européen, en posant en exergue les questionnements nouveaux qui émergent à l’occasion de telles ouvertures. Enfin, dans une perspective plus abstraite, on tentera de soumettre des problèmes tenus pour marginaux ou que l’on dit réservés à l’esthète comme au dilettante, pour ne pas dire parfois au mystique.

(15) La relecture des textes et les corrections qui s’imposent sont un travail exigeant et ardu ; nous sommes infiniment reconnaissants à M. Lafféach et A. Cassen d’avoir bien voulu nous aider avec tant d’efficacité dans cette tâche.

Nous devons la réponse favorable de la sous-direction de l’Archéologie (deux mois de contrat dans le cadre de l’aide à la préparation d’une publication) au soutien de S. Deschamps et Y. Lecerf du service régional de l’Archéologie de Bretagne. Les subventions obtenues du département du Morbihan pour assurer l’impression de l’ouvrage sont le résultat d’un travail d’influence déployé avec succès par L. Nabat, maire d’Erdeven, et grâce encore à la compréhension de M. Claudel au service des espaces naturels du Conseil général. Nous sommes aussi redevables à MM. Briard, Giot et Langouet d’avoir contribué à l’obtention d’un crédit de l’Institut Culturel de Bretagne également versé à cette entreprise d’édition.

Une grande part de la quête bibliographique n’aurait pu aboutir aussi vite et avec autant de succès sans l’intervention déterminante de C. Le Gall, documentaliste et responsable de la bibliothèque du Laboratoire d’Anthropologie (UMR 6566 du CNRS).

Il nous faut enfin remercier très sincèrement M. Aubrun d’avoir une nouvelle fois accepté la prise en charge de ce lourd travail éditorial, assuré par ailleurs avec tant d’efficacité par S. Clément-Gillet et M.-P. Caillault.